

II – Nos villages dans la guerre de 39-45

« Les loups sont entrés dans Paris... » Chantait S. Reggiani.

À partir de juin 1940, cette métaphore de l'invasion s'applique à la capitale du pays comme à nos petits villages de banlieue. L'occupant y restera jusqu'en août 1944.

Cette brève période est riche en témoins et souvenirs ; les anecdotes y sont nombreuses et 70 ans après les événements certaines rancunes restent tenaces.

Par respect pour le vécu et ressenti de chacun nous laisserons de côté ce qui peut apparaître comme un jugement de valeur sur des personnes, gestes ou attitudes liés à l'occupation.

Je vous en propose juste quelques instantanés vus d'Elisabethville pour replacer notre région dans un contexte plus général.

« La drôle de guerre » de septembre 39 au mois de mai 40.

Les jeunes sont sous les drapeaux et les réservistes, dont une partie des anciens combattants de 14-18 ont été rappelés et enregistrés pour une éventuelle participation aux actions militaires sur le front ou à l'arrière.

Dans les villages, la vie semble continuer normalement ; les ennemis sont clairement identifiés et le vocabulaire guerrier à l'honneur.



(Le Petit mantais du 11 mai 1940 – archives de la bibliothèque de Mantes la jolie)

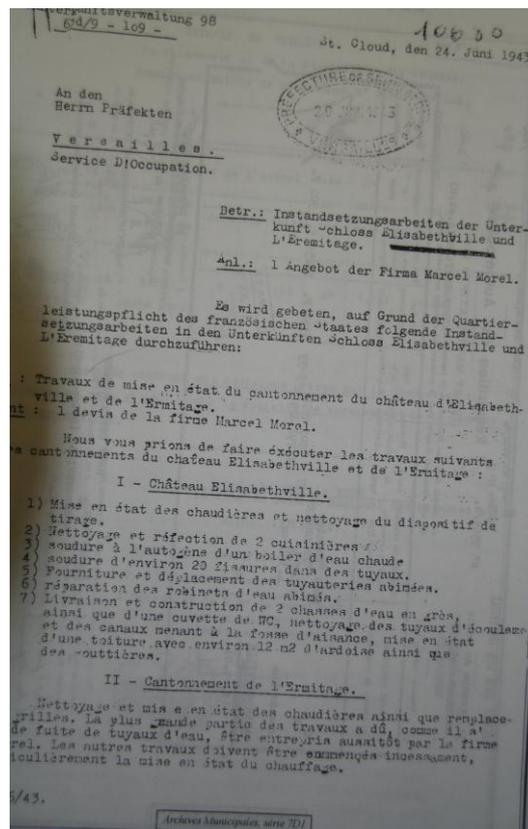
Je ne peux m'empêcher de faire un facile rapprochement entre le contenu de cet extrait et l'offensive générale allemande à l'ouest. Commencée le 10 mai en Belgique. Cette attaque percera le front par les Ardennes et Sedan, avant de laisser déferler sur nos champs, une autre espèce de « pillards ».

Depuis des semaines les réfugiés sont à nouveau passés près de chez nous : belges encore, et gens du nord, se rendant dans leurs départements d'accueil sur les routes de l'exode.

Certains habitants quittent eux aussi leurs villas d'Elisabethville, d'Aubergenville ou d'Epône. La majorité de la population reste et assiste abattue à la débâcle de notre armée et du gouvernement. Le 14/06 Paris est déclarée « ville ouverte » et le 22 du même mois l'armistice est signé. On guette l'arrivée des premières unités allemandes.

Les allemands chez nous : 4 ans d'occupation.

Le vainqueur est présent physiquement avec hommes et matériels. Il s'approprie l'espace, grosses demeures et châteaux devenant les lieux emblématiques de son triomphe.



(Document des archives municipales d'Aubergenville)

Les trois châteaux historiques sont les lieux privilégiés choisis par les autorités d'occupation pour héberger leurs troupes.

A Elisabethville le château-hôtel du Sporting Club de France, hôpital militaire jusqu'en juillet 40, accueillera occasionnellement des unités non combattantes.

Aubergenville avec le château d'Acosta devient le siège d'une imposante Kommandantur dominant la mairie et l'église.

Le château d'Epône est un cas à part car il présente d'emblée un intérêt stratégique évident. Il appartenait avant-guerre à une société anonyme impliquée dans le nouveau média alors en essor, la radio. On y a fait installer un puissant émetteur radio. L'armée allemande en prend possession afin d'en faire un relai pour sa propagande vers la Normandie et l'Angleterre.

Certains commerces comme le Giboin à Elisabethville, des villas, comme celle du Vivier à Aubergenville sont réquisitionnés par l'occupant. L'Ermitage et sa plage devient un lieu réservé, encore plus fermé qu'il l'était avant-guerre. Si la troupe est présente, on parle aussi de personnalités nazies et collaborationnistes venues s'y encailler le week end. Une rumeur sans doute non fondée évoque même une visite d'H. Goering et j'ai lu quelque part que Bonny-Lafont, les « gestapistes français » de la rue Lauriston, y étaient descendus.

Les récits des anciens d'Elisabethville nous donnent une image qui peut laisser circonspectes ceux n'ayant pas vécu l'occupation.

- Souvenir du Noël 1940 offert par l'occupant aux enfants du quartier, dans les bâtiments de la Corosa.
- Orchestre militaire allemand défilant dans les rues suivi par les enfants.
- Souvenir de n'avoir jamais chanté « Maréchal nous voilà » à l'école.
- Impression générale d'une présence retenue dont on ne se rappelle pas d'excès particulier.

Cette situation n'a pas lieu d'étonner, car même passée la première heure de l'occupation et son « opération charme », nous sommes effectivement loin du front. Les soldats allemands perçoivent leur séjour chez nous comme du repos, ou bien appartiennent à des unités de l'arrière, moins fanatisées et violentes.

Les soldats allemands présents à Epône n'hésitent pas à montrer des photos de famille, avec femme et enfants, devant un verre pris au café avec les habitants du village. Leur principale inquiétude serait d'être envoyés en Russie.

Ainsi se met en place une forme de cohabitation, subie mais tolérable.

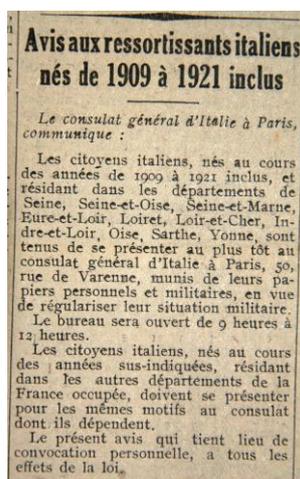
Cela n'empêche pas la situation de se détériorer graduellement avec la poursuite des combats.

Nos villages connaissent les réquisitions forcées, les contrôles fréquents dans la zone occupée dès l'armistice. Après 1942 le rationnement sera plus général et strict, la relève et le Service du Travail Obligatoire (STO) menaceront les jeunes. Certains, comme monsieur G. Leconte retournant à Epône planter des poireaux, quitteront leur emploi parisien pour espérer se dissimuler mieux en zone rurale. Le ravitaillement deviendra vite la préoccupation première, favorisant système « D » et « marché noir ». La Normandie n'est pas loin de chez nous et un aller-retour dans la famille permet de ramener du beurre qu'on échangera contre une autre denrée.

L'hiver peut être rude ; des témoins se souviennent avec reconnaissance des chauffeurs de locomotives (à vapeur) qui lançaient quelques pelletées de charbon le long de la voie pour leur en faire profiter. Les clôtures en bois qui faisaient l'originalité du lotissement n'ont pas survécues à la pénurie de source d'énergie et au froid. Il n'en restera pratiquement plus en 1945 et elles seront progressivement remplacées par des clôtures en ciment dites « SNCF » (car de même style que celles qui borderont les voies de chemin de fer).

Sans qu'il y ait nécessairement une présence des S.S. ou de la Gestapo, l'inquiétude fait partie du quotidien de chacun, touchant plus particulièrement quelques habitants devenus boucs émissaires en ces temps troublés.

Les Italiens nombreux sur Elisabethville (cf. chapitre précédent) deviennent suspects aux yeux d'une minorité, après la déclaration de guerre de Mussolini en mai 40. Cela vaudra à des jeunes de se faire traiter de « macaroni » à l'école.



Pour leurs parents en âge de servir grave et un appel comme celui comme perspective que le choix de

sous les drapeaux, la question est plus présentée ci-contre ne laissera souvent la clandestinité.

(Article du « Petit Mantais – octobre 1942 – Archives de la bibliothèque de Mantes La Jolie)

Les lois anti-juives du gouvernement de Vichy et le zèle de l'occupant sur ce point auront des effets chez nous aussi. H. Berger dont la famille possède le domaine du Vivier à Aubergenville, sera arrêtée et déportée comme d'autres représentants de familles de confession israélite propriétaires de villas à Elisabethville ou Epône.

On se rappelle aujourd'hui encore des malveillants qui en profitèrent pour se servir dans les résidences ainsi abandonnées. Monsieur Dreyfus, maire d'Epône sera déposé par Vichy et cherchera refuge hors du village où il pourra reprendre ses fonctions en 1945.

La délation montrée dans le film de H. G. Clouzot : « le corbeau » sorti en 1943, existe aussi chez nous. En seront victimes des clandestins polonais hébergés près du bout du monde à Elisabethville. Dénoncés et arrêtés pour vol de pommes de terre, incarcérés pour un court délai à Mantes, ils furent victimes du raid qui détruisit le centre de l'agglomération et la prison les retenant.

Comme pour racheter de tels actes, dans le château de Mongardé (exceptionnellement non occupé), le couple Monod hébergera un adolescent juif et sa sœur leur permettant d'échapper à un sort tragique. Ils seront décorés pour cette action méritante et le mémorial de Yad Vashem, leur accordera le titre de « justes parmi les Nations ».

Dans les villages la résistance s'organise progressivement, contribuant à une action clandestine qui, si elle n'aboutit pas chez nous à un coup d'éclat significatif, déstabilisera la production de l'occupant, aidera la progression des troupes alliés le moment venu et permettra la relève de l'administration vichyste avec la mise en place des Comités Locaux de Libération (CLL).

Le champ des « 100 arpents » aux confins sud de la commune d'Epône servira de terrain d'accueil occasionnel pour des parachutages de matériels alliés.

Aubergenville, Elisabethville, Epône dans les combats.

C'est surtout à partir de la fin de l'année 43 et au printemps 44, que l'aviation alliée vient rappeler à nos villageois la réalité et la proximité de la guerre.

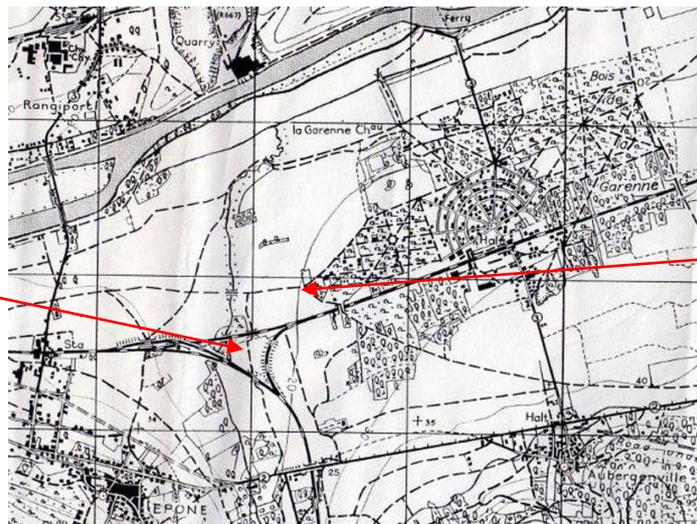
Les bombardements visent les zones industrielles de Mantes et des Mureaux ainsi que les voies ferrées ; la gare d'Epône sera ainsi détruite : « un trou !!! » se souvient un témoin.

Le « saut de mouton », où la ligne Paris-Mantes rejoint celle de Paris-Versailles (via Maule et Plaisir) en franchissant la Mauldre, est une cible majeure. (Voir carte ci-dessous)

On s'habitue donc aux vrombissements des avions, au bruit caractéristique que font leurs moteurs quand ils sont soulagés du poids des bombes. On distingue les américains des anglais, les premiers larguant leurs bombes d'une altitude plus élevée, avec une marge d'incertitude plus grande.

Pour les habitants du « bout du monde » à Elisabethville la distinction est importante car ils sont proches des cibles et craignent des bombes égarées.

Le saut de mouton



Le bout du monde.

(Carte de 1944 utilisée par l'armée américaine pendant la guerre – transmise par B. Renoult (voir bibliographie) d'après www.armees.com)

De nombreux raids aériens sont restés dans les mémoires, même si aujourd'hui le temps passé a apporté un peu de confusion dans la narration des directions suivies par les escadrilles.

On assistait au spectacle blotti entre deux haies ou plus téméraire, juché sur une terrasse. Faute d'abris on descendait dans les caves pendant les alertes. Ainsi madame Malagnini (habitant avenue d'Epône) emmène ses deux garçons 300 mètres plus loin, dans la maison d'Elsa Talenberg (aujourd'hui à l'angle du boulevard de Mantes et du boulevard de la Paix), la seule à disposer de caves cimentées.

Après le débarquement de juin 1944 la fréquence des raids augmente. Les ponts sur la Seine rafistolés plus ou moins par les occupants après leur destruction en 40 par une armée française en repli, seront tous détruits entre Paris et le Havre. Près de chez nous, il en sera ainsi du pont de Rangipont.

Deux épisodes engageant des avions alliés peuvent être distingués par l'intérêt qui leur a été porté ultérieurement.

Le premier plus tragique se déroule le 10 mai 1944, quand un bombardier Lancaster de la Royale Air Force touché par la DCA allemande, s'abîme sur le territoire de la commune d'Aubergenville. Les victimes : 6 britanniques et 1 néo-zélandais reposent depuis au cimetière municipal ou une stèle leur a été dédiée. Elle est aujourd'hui un lieu fréquent de commémoration, de recueillement et de souvenir.



(Stèle érigée en hommage aux aviateurs morts le 10 mai 1944 sur le territoire d'Aubergenville. Photo D. Masfrand)

Le second est plus rocambolesque dans ses aboutissements directs ainsi que dans ses prolongements récents.

Des histoires circulaient dans Elisabethville, sur des aviateurs échoués avec leurs parachutes sur des arbres, près de la gare ou près de la Corniche (au bout du monde). On parlait d'américains, de canadiens...

Il revient à Philippe Mourand, petit-fils de l'un des premiers résidents du lotissement, d'avoir récemment reconstitué cette histoire de manière quasi définitive. Je vous conseille de consulter son site : www.armées.com pour y lire tous les détails et même plus, sur cette double aventure.

Y ayant modestement participé je ne résiste pas au plaisir de vous en faire un court exposé.

En juin 1944, de retour d'une mission de bombardement sur Maison-Laffitte/Satrouville, un bombardier B-26 de l'armée américaine, touché par la défense antiaérienne, en flamme, est abandonné par son équipage pour finalement tomber du côté d'Arnouville les Mantes.

Le parachutage en catastrophe des sept aviateurs, les expose à des fortunes diverses.

Quatre d'entre eux sont concernés par nos territoires.

mercredi 8 novembre 1944

UN BON PATRIOTE

Quatre parachutistes descendus d'un avion américain touché gravement par la DCA, atterrissaient dans notre région le 24 juin dernier, vers 17h.30. L'un d'entre eux fut fait prisonnier près de la gare d'Aubergenville; le second ne fut pas retrouvé; le troisième W.F. Giffhohn fut recueilli par un habitant d'Epône, M. Nestor Lambin, qui lui donna l'hospitalité pour la nuit. N'écouterant que son devoir patriotique, M. Lambin, malgré les menaces terribles de la Gestapo, reconfortait le *Sammie*, lui donnait un habit civil et le conduisait le lendemain au petit jour sur la route de Quarante-Sous, d'où il a sans doute pu regagner sa base aux environs de Caen, tout en faisant de l'auto-stop!

AVIS

Les dispositions suivantes sont de nouveau rappelées à la population :

Il est interdit de dissimuler aux recherches, d'héberger ou d'aider de toute autre façon des personnes appartenant à une force armée ennemie (notamment des membres d'équipages d'avions ou des parachutistes ennemis) ou des agents ennemis.

Il est également interdit de s'approprier, de transmettre, de détruire ou même de toucher des avions atterrissés ou tombés, des parties d'avions gisant au sol, du matériel provenant d'avions ou quelque objet que ce soit jeté par des aviateurs. De plus, une telle découverte devra être déclarée sans délai au service le plus proche de l'armée ou de la police allemandes ou au service administratif ou poste de police français le plus proche.

Quiconque aura contrevenu aux prescriptions ci-dessus s'exposera à être traduit devant un tribunal de guerre allemand et puni des peines les plus sévères et même, le cas échéant de la peine de mort.

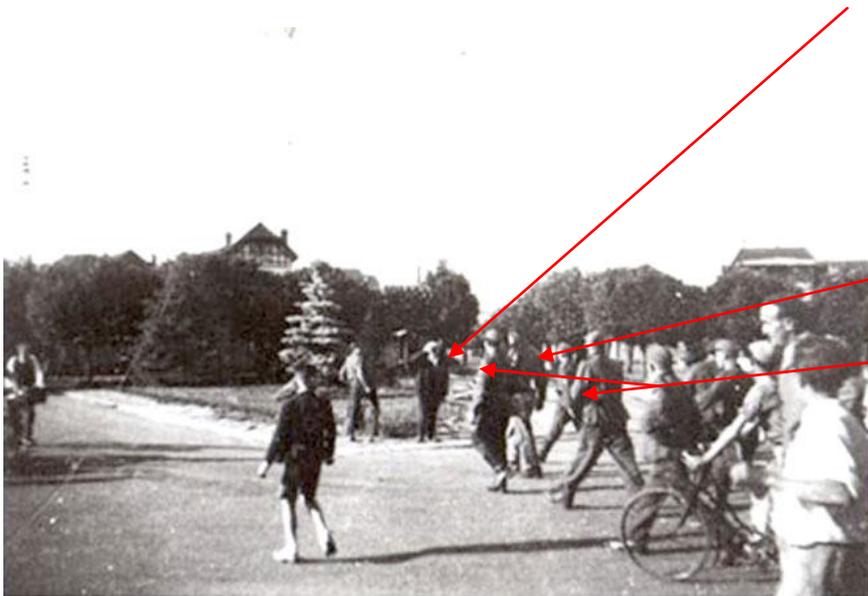
(A gauche extrait du Courrier de Mantes du 8 novembre 1944 – dans ce qui est l'un des premiers tirages de ce nouvel organe de la presse local, autorisé aux lendemains de la libération de notre région.

A droite, extrait du Petit Mantais 1942. Le journal qui paraît sous Vichy et l'occupation sera interdit en 1944)

La lecture de ces articles permet de rendre compte d'un geste de « résistance » simple et anonyme, mais aussi d'en mesurer les risques.

L'article du Courrier évoque 4 parachutistes mais ne parle que de 3. L'enquête réalisée en 2011 ainsi que divers témoignages permettent de préciser ce compte rendu laconique

P. Mourand part d'une photographie léguée par son grand-père.



On le voit ici saluant

un aviateur américain
encadré de

jeunes soldats allemands traversant
en cortège la place de l'étoile.

Tout autour en spectateurs curieux,
des habitants du quartier.

(Photo P. Mourand – légendes D. Masfrand)

Le parachutiste tombé dans un arbre sur le terrain vague qui jouxte la gare est accueilli par de nombreux civils présents. On lui proposera un verre de vin et une cigarette. Les soldats allemands arrivés très vite sur les lieux n'ont qu'à le faire descendre avant de l'escorter dans Elisabethville (photographie ci-dessus) et de le mener ultérieurement vers un lieu de détention plus éloigné. De nombreux jeunes (à l'époque) se souviennent de cet épisode pour en avoir été les spectateurs muets, de la gare au boulevard de la plage.

Le décryptage d'une photographie et un méticuleux travail de recherche ont ainsi permis de réintégrer le sergent Melody dans notre histoire récente.



(Document d'après www.armee.com de P. Mourand - Le sergent James Melody pendant la guerre, il a tout juste 23 ans – la jeunesse est une des caractéristiques du corps expéditionnaire américain)

L'aviateur anonyme sujet de biens des récits d'après-guerre a aujourd'hui un nom, un visage et le quartier d'Elisabethville quant à lui, est connu dans le Texas natal de l'américain.

Un équipier de Mellody est tombé lui près du bout du monde, et les témoignages que j'ai pu recueillir divergent un peu par rapport à la localisation proposée par P. Mourand ; proximité du poteau d'Epône ou de la voie ferrée paris-Mantes, cela ne change pas fondamentalement grand-chose au faits. De nombreux témoins se rappellent avoir vu des véhicules allemands traverser le quartier pour franchir le pont de chemin de fer de la Corniche. Là encore les civils sont présents (travaillant dans les champs proches ou habitant à proximité), ils assistent à l'arrestation de l'américain qui décrira le lotissement dans son rapport de captivité. Il évoquera son transfert dans un autre lieu où l'on accède par un chemin pavé ; faisant penser à la rampe conduisant à la kommandantur du château d'Acosta.

Un troisième homme ayant atterri près d'un bois (là où se trouve aujourd'hui une aire de repos autoroutière) sera hébergé dans une mesure voisine avant de rejoindre Mantes via la résistance locale. La fermière qui l'a dissimulé aux allemands a longtemps arboré sur elle un magnifique blouson en cuir qui lui avait été cédé. C'est son compagnon, monsieur Lambin dont il est question dans l'extrait du courrier de Mantes présenté plus haut.

Le dernier aviateur a connu le même sort que ses deux premiers compagnons. Tombé dans un jardin en plein Epône il est immédiatement localisé par l'occupant et arrêté.

Voici brièvement rapportée une histoire originale pour notre village, mais mainte fois renouvelée à l'échelle de la France d'il y a soixante-dix ans.

La libération : 19, 20, 21, 22, 23 août 1944.

Pendant quelques jours Epône, Elisabethville, Aubergenville seront sur la ligne de front en avant-garde de la libération de Paris. De Gaulle entre dans la capitale le 25 août.

Des combats souvent violents vont se dérouler près de chez nous ; ils resteront brefs et de faible intensité.

Après la prise de Mantes et l'installation d'une tête de pont sur Limay les américains avancent vers Meulan. Sur la rive gauche de la Seine une colonne est chargée de pacifier la voie entre Mantes et Ecquevilly. La progression américaine se fait rapidement et le 19 août, un premier char pénètre dans Epône.

La veille avant de quitter les lieux, l'occupant a fait sauter l'émetteur qu'il utilisait et avec lui l'essentiel des bâtiments du vieux château de Hérault de Séchelles. Il reste de ce patrimoine épônois quelques annexes et le parc, à l'entrée duquel sera érigée une « borne de la liberté » pour rappeler l'entrée des américains dans le village et sa libération.

Les souvenirs restent marqués par le va et vient des troupes entre Flins et Epône.

Pour une partie des habitants ayant quitté nos villages pour se mettre à l'abri dans une sorte de second exode, c'est le risque occasionnel d'être confrontés aux soldats allemands ou aux G.I. les mouvements des petits groupes armés qui sillonnaient alors notre région sont longtemps aléatoires.

Pour ceux qui sont restés l'incertitude règne aussi pendant un certain temps.

Sortis en liesse pour célébrer leur libération, les habitants d'Epône se retrouvent soudainement sous la menace de chars allemands signalés sur la route qui mène à Aubergenville. Cette contre-offensive fait long feu après l'intervention d'une batterie d'artillerie américaine installée sur le plateau.

Elisabethville, abandonnée un temps par l'occupant, se trouve réinvestie par une unité combattante qui essaye de tenir une éphémère tête de pont entre Juziers et l'Ermitage.

Le flou de cette brève période aurait pu être tragique pour le principal monument du lieu l'église Sainte Thérèse, tout autant que pour les habitants du voisinage.

Les allemands partis, un homme monté au sommet de l'église observe les environs avec des jumelles. Il est pris pour un guetteur ennemi par les artilleurs positionnés sur les hauteurs d'Épône. La salve qui s'ensuit endommage un peu le portail de fer alors qu'un obus traverse le chœur en causant de faibles dégâts.

C'est dit-on l'intervention de monsieur Weeks (résident sur le boulevard J. Bertin à Elisabethville) auprès de ses compatriotes, qui leur fit comprendre l'inutilité des tirs et préserva ainsi le monument. (Nous présenterons ultérieurement la personnalité originale de monsieur Weeks.)



(Photo prise au faite de l'église d'Elisabethville par monsieur Ordonneau peu de temps après la libération. Le point de vue donne très précisément sur le coteau au sud-ouest et sur la commune d'Épône.)

Ici comme ailleurs la libération du territoire a pu donner lieu à des excès (femmes tondues...) mais l'ordre exigé par le Gouvernement provisoire de la République Française (GPRF) dont De Gaulle est le chef, est respecté et les CLL aidés des élus provisoires, procède aux tâches les plus urgentes avant les élections municipales de 1945 ; les premières auxquelles les femmes françaises peuvent participer.

Dans toutes les familles on attend le retour des proches, prisonniers de guerre, déportés du STO, soldats de l'armée française reconstituée, poursuivant la lutte jusqu'en mai 1945.

Le second conflit mondial a été une parenthèse tragique pour ceux qui l'on vécue, mais pour notre propos général, c'est une simple et courte éclipse dans les mutations qui agitent Aubergenville et Épône depuis plus d'un quart de siècle.

On peut reproduire une formule éculée, déjà utilisée pour les lendemains du précédent conflit : « Après 1945, rien ne sera plus comme avant à Elisabethville ».

Au début des années 50 une nouvelle impulsion peut être donnée aux changements qui touchent toute notre région.